

SLASH BARBIE¹
Sylvie Bérard



arrondir les angles avec une scie en attendant d'avoir des seins l'objectif est de taille 36-24-36 d'ici là j'invente à ma Barbie une vie de femme au travail mes sœurs et moi avons recréé la maison de nos doubles dans la cave la compétition est rude

Lynda Dion, *Grosse* (Septentrion, 2018)

Cette année, la veille du 8 mars, Journée internationale des droits des femmes, la compagnie Mattel a lancé de nouvelles poupées de sa série « [Femmes inspirantes](#) » (*Inspiring Women* ou *Sheroes*) avec, en vedette, une figurine Frida Kahlo. Aux côtés de la pionnière de l'aviation Amelia Earhart et de la mathématicienne et physicienne Katherine Johnson, l'artiste mexicaine a été ainsi intronisée au temple du plastique moulé en forme de femmes impossibles. Ces Barbies visent à rendre hommage à ces personnages féminins et s'inscrivent justement dans une toute nouvelle lignée de poupées récemment commercialisées, s'éloignant de la silhouette irréaliste de la poupée de base : plus rondes, plus petites, moins blanches...

Ce qui m'intéresse dans tout cela, c'est la *barbification* de tous ces corps, leur *mainstreamisation*, le traitement qui leur adoucit le sourcil, leur pâlit l'œil, leur lisse la ride et le teint, leur affine la taille; leur offre une chirurgie (en) plastique. Avec des variations : le corps de la version Barbie de la gymnaste états-unienne [Gabby Douglas](#) possède une quantité d'articulations qui auraient fait pâlir d'humiliation les G.I. Joe que j'enviais à mon cousin, dans le temps, tandis que la Barbie à l'effigie de la championne d'escrime [Ibtihaj Muhammad](#) porte un hijab et a les jambes plus musclées qu'une Barbie standard.

Il n'en demeure pas moins qu'on tourne (littéralement) les coins ronds avec ces poupées. On déculturalise et déterritorialise. La poupée Frida ne transmet pas bien la force de la peintre ni son ethnicité (au-delà du costume ethnique), considère la famille Kahlo [qui n'apprécie pas du tout ce que la multinationale a fait de sa parente](#) (les droits seraient

¹ Ce titre fait référence à la *slash fiction* ou *fanfiction slash*, soit ce type de fiction produite par les fans d'œuvres à grande diffusion (*Star Trek*, *Harry Potter*, etc.) et qui met l'accent sur les rapports homosexuels ou homoérotiques entre personnages.

détenus à Miami, par une société privée, et non au Mexique, par la famille). Il y aurait tout un billet à rédiger sur le droit à l'image posthume! Ces identités, on les neutralise, on les hétérosexualise. Ainsi, la Barbie créée en l'honneur de la boxeuse britannique [Nicola Adams](#) féminise l'image de cette dernière et la *déqueerise* (Adams ne fait aucun mystère à propos de sa partenaire de même sexe). Toutes ces poupées nous rappellent constamment que, d'abord et avant tout, elles demeurent des Barbies, des héroïnes passées à la moulinette de canons esthétiques absurdes et déshumanisants.

Cette barbification des légendes vivantes et du passé m'a ramenée à l'identité des personnages de fiction. Aux standards qui marquent leur construction. À leur normalité et leur normativité esthétiques. À la façon dont ils sont décrits, en particulier lorsqu'il s'agit de personnages féminins (mais pas uniquement), en particulier lorsque ceux-ci s'inscrivent dans une trame amoureuse ou désirante. Et même et surtout lorsqu'ils ne sont pas décrits en détail et sont simplement esquissés à grands traits.

Quelles sortes de personnages recherche-t-on ou, à défaut de description, quels personnages se construit-on lorsqu'on se fait notre petit cinéma dans notre tête en lisant? Quand on écrit, quels personnages a-t-on tendance à privilégier? Par défaut, par omission, en raison du conditionnement des auteur.e.s et, il faut bien le dire, des lecteurs et lectrices, les personnages de papier n'ont-ils pas tendance à demeurer d'une consternante normativité? Dans *King Kong Théorie* (Grasset 2006), Virginie Despentes déplore ce recours répétitif, dans la littérature, aux images conventionnelles « de la femme blanche, séduisante, mais pas pute, bien mariée, mais pas effacée », etc., si idéalisées qu'elles n'ont pas de correspondance dans la réalité.

Quand les personnages s'écartent de cette normalité, on en fait tout un plat : c'est la femme changée en truie dans *Truismes* de Marie Darrieussecq (P.O.L 1996) ou le personnage de grosse-pas-désirable comme dans le roman de Lynda Dion cité en épigraphe; ce sont aussi tous les monstres de la littérature fantastique (notons quand même que les monstres ont souvent leur propre valeur hétérosexuelle par défaut, et que les monstres masculins ont plus de chance de rencontrer une âme sœur ravissante que leurs pendants féminins).

Lorsque je lis, j'aime bien que les écrivain.e.s me sortent de ma zone de confort et me présentent des personnages atypiques. Et pas seulement dans le rôle de faire-valoir. Je me rappelle le choc que j'ai eu, adolescente, en lisant *Le tambour* de Gunther Grass, lorsque le personnage d'éternel enfant de trois ans, Oscar, devient soudain, à l'âge de vingt ans, un personnage d'adulte bossu. Par-delà de l'aspect allégorique du roman, c'est aussi une façon de nous faire accepter, en cours de lecture, un personnage principal, désirant, mais non normatif.

Difficile de s'extirper du conditionnement social qui nous fait préférer les héroïnes jeunes et jolies, qui nous fait opter par réflexe et par raccourci pour des personnages hétéronormatifs, non racisés, et plus ou moins stéréotypés. Car l'écart à la norme est un problème en soi, n'est-ce pas, et occupe trop de place dans la trame du roman, non? Que

se passerait-il si, je vous le demande, par exemple, le personnage de mon roman était revendeur de drogue, racisé et homosexuel? Ou si mon autre personnage était un superhéros noir? Eh bien... absolument rien, ou plutôt, potentiellement, que du bonheur, et les films acclamés que sont *Moonlight* et *Black Panther*.

Lorsque j'écris, est-ce que j'en fais assez pour m'écarter des images de Barbie? Probablement pas : je suis le produit, moi aussi, d'un certain conditionnement et j'ai mes taches aveugles. Mais j'essaye de me soigner. C'est là que l'écriture peut frayer avec le travail politique sans y perdre son âme et même y gagner au change. Il est possible de faire des mondes fictifs des zones inclusives, de les débarbifier de manière consciente. Il ne s'agit pas de faire des romans à thèse, même que c'est tout le contraire, puisqu'il s'agit de libérer son imaginaire des clichés qui l'habitent et le colonisent depuis nos premières lectures. Pour être honnête, je pense que j'ai commencé par construire des personnages assez proches des Barbies qui ont participé aux premières histoires que je me suis inventées. Cependant, à mesure que je vivais, que mon identité se précisait et que mon univers s'ouvrait, mes personnages se diversifiaient et je rendais peu à peu explicite cette diversité dans mes fictions. Je crois bien que, dans mon roman *La Saga d'Illlyge* (Alire 2011), il n'y a pas un seul personnage qui ne soit, d'une certaine manière, queer ou non normatif! Pourtant, je suis bien consciente qu'il y a certainement des éléments de normativité qui se glissent dans mon écriture à mon insu.

Se dégager des clichés identitaires est un travail de tous les instants : les stéréotypes ont la vie dure et sont bien ancrés en nous. Cependant, c'est aussi une démarche libératrice parce qu'elle permet de mettre à profit toutes les ressources de l'écriture et de profiter pleinement de son potentiel transformateur.

Qui sait, peut-être que, au moment où vous lisez ces lignes, y a-t-il une petite fille... que dis-je, « une petite fille »... un petit garçon... un enfant qui a sa poupée Frida dans la main gauche et sa poupée Nicola dans la main droite et qui leur fait vivre des histoires et des émois comme les concepteurs de Mattel n'auraient jamais pu en prévoir...